

Le denier mérovingien (662-750)



Denier mérovingien frappé à Marseille.

Il n'est pas difficile d'identifier, à première vue, un denier mérovingien. Sa taille, son style, ses légendes et ses motifs le distinguent de ses prédécesseurs impériaux comme de ses successeurs carolingiens.

La taille

En moyenne, elle est d'un gramme même si sa taille officielle le porte à 1,22 g soit sensiblement plus légère que la silique byzantine et plus lourde que la demi silique. Le diamètre n'est guère significatif du fait de l'irrégularité des flans¹. Il est de l'ordre de 10 mm.

Les légendes

Alors que les monnaies impériales comportaient une longue légende circulaire formée de caractères clairs et réguliers, les lettres sur un denier mérovingien semblent danser une ronde passablement désordonnée. Les savants numismates peinent souvent à en interpréter les caractères aux formes peu conventionnelles.

On est trop vite tenté de juger que ces pièces ont été gravées par des monétaires illettrés qui, de toute façon, fournissaient des commanditaires incultes. Sans pour autant abonder totalement dans ce sens, il faut reconnaître que les temps n'étaient guère favorables à la diffusion de l'écrit accessible aux seuls clercs. Les marques de la légende servaient essentiellement de poinçon de garantie. À l'avers, figurait le nom de l'atelier, au revers, celui du monétaire.

Le motif d'avers

Il signe également l'originalité du monnayage mérovingien. Pratiquement jusqu'au VIII^{ème} siècle, un profil diadémé figurait sur l'avers. Certes, on était loin des portraits impériaux contemporains ! Le plus souvent, le graveur ébauchait à grands traits un visage que la taille du flan ne permettait pas de détailler. On entend les non-initiés stigmatiser la dégénérescence des arts, dénoncer une mauvaise caricature ou la maladresse d'un dessin puéril. Or, si l'on se réfère aux remarquables bijoux que produisaient les ateliers de l'époque, on exclut toute idée de maladresse ou d'incompétence. Il est évident que le commanditaire qui appréciait les soieries orientales et les bijoux filigranés obtenait de son orfèvre des pièces correspondant à ses exigences. Car les critères n'étaient plus ceux des Romains, encore moins les nôtres. Parce que la monnaie avait perdu son rôle de véhicule de propagande impériale, on était revenu aux fondamentaux : les métaux s'apprécient à leur valeur intrinsèque dont une marque officielle est la garantie. Ce qui importait, c'était la traçabilité, c'est-à-dire la preuve d'une origine reconnaissable.

Or, des nécessités contradictoires s'imposaient à l'émetteur. Il devait rester fidèle à la tradition de l'effigie impériale qui garantit bonne monnaie et qui assure la continuité du type pour les usagers. Par ailleurs, il lui fallait marquer l'originalité d'une émission moderne par toutes les modifications réalisables sur un coin² aussi étroit. Cela ne pouvait que susciter un style en rupture avec les canons classiques. Avec le temps, ce processus avait produit des formes méconnaissables. De la piécette byzantine aux imitations successives, le modèle s'était altéré, comme un message au jeu du téléphone. Ceci explique-t-il la généralisation dans les dernières décennies du VIII^{ème} siècle du monogramme en lieu et place du profil pseudo-impérial ? Le monogramme avait l'avantage de la simplicité pour le sculpteur du

coin aussi bien que pour l'usager illettré car il faisait d'un nom une image. Ajoutons que le rejet de la figuration humaine se généralisait à cette époque aussi bien pour la chrétienté que pour l'Islam. Avec l'ère carolingienne, et jusqu'à la Renaissance, le visage humain ne fera plus que d'exceptionnelles apparitions.

Le motif du revers

La croix inaugure sur les deniers mérovingiens une longue tradition médiévale. On sait que ce symbole n'a émergé que graduellement. Les successeurs de Constantin I^{er} le Grand choisirent le chrisme, l'alpha et l'oméga. Quand la croix devint un signe officiel, elle était apportée aux mains d'un ange victorieux. Seule, elle était exaltée au sommet d'un monument à degrés.

La croix latine pour unique motif sur un quart de silique d'Héraclius (610-641) frappée à Ravenne a peut-être influencé les graveurs francs. Eux aussi subissaient la contrainte d'un flan de taille minime. Il est certain que ce signe, en plus de son évidente lisibilité, offrait également une facilité de gravure que l'on peut individualiser en croix ancrée, bouletée, pattée etc... Dans ce domaine, l'imagination décorative des graveurs se montra illimitée. Encore une fois, il s'agissait de distinguer les émissions par le dessin bien plus que par le texte. Quand les modulations du thème ont semblé épuisées, le graveur a pu recourir à d'autres symboles chrétiens comme le calice, par exemple.

Circulation monétaire et thésaurisation

Les royaumes germaniques wisigoths et burgondes donnaient la prééminence aux solidus d'or, par ailleurs assez abondants du fait des conquêtes récentes. Mais on sait aussi que la coutume franque de diviser le territoire entre les héritiers du roi défunt entraîna l'émiettement des « royaumes ». Aussi, les successeurs de Clovis n'ont pas toujours eu le prestige et les pouvoirs d'un Dagobert I^{er}. La multiplication des entités politiques dont aucun pouvoir central ne contrôlait l'autonomie allait de pair avec un appauvrissement régulier. En conséquence, l'or se faisant rare, le triens ou tiers de sou succéda au solidus. À partir de la fin du VII^{ème} siècle, la pénurie d'or s'accrut et se signala par un abaissement général de l'aloï. La frappe de l'argent, qui était négligée depuis plus d'un siècle, reprit

avec les émissions de Tours au nom de Childéric II (622-675) ainsi qu'à Orléans et Lyon. On n'est pas surpris que l'initiative vienne de villes importantes. On est plus intrigué par la profusion quasi anarchique d'émissions, celles de souverains descendants de la dynastie fondatrice ou de puissances locales, le plus souvent liées à des évêchés, des chapitres ou des monastères.

Faiblesse des émissions et profusion des émetteurs

Le double aspect de la circulation monétaire aux temps mérovingiens, sa rareté et, paradoxalement, son extrême variété, caractérise ces temps obscurs. Les trésors enfouis pour pallier l'insécurité inhérente aux rivalités entre roitelets nous en fournissent d'irremplaçables témoignages. Ainsi, sur 2 001 pièces répertoriées, on compte 61 ateliers et 144 monétaires. Dans certains cas, il est possible d'inférer qu'il s'agissait de la trésorerie d'une institution ou de la réserve d'un monétaire.

Prenons l'exemple des trésors cités en 1908 par Prou et Bougenot.

Trésor de Plassac (Gironde) 730-740	170 deniers, une petite plaque d'or, 4 petits morceaux d'argent
Trésor de Cimiez (Alpes-Maritimes) 740-750	2 294 pièces d'argent
Trésor de Savonnières (Indre-et-Loire) 730-740	Petit trésor !
Trésor de Saint-Pierre-des-Étieux (Cher) 730-740	Environ 200 deniers
Trésor de Biais (Ille-et-Vilaine) 740-750	400 deniers

Faut-il pour autant voir dans ces accumulations le témoin d'une certaine puissance économique ? On relativisera la richesse des détenteurs en calculant le cours actuel de la valeur de chacun des trésors.

Plassac : 200 g soit 100 €. Le plus riche : Cimiez : 2,7 kg soit 1 350 €. Biais 500 g soit 250 €.

Très significatif, celui de Saint-Pierre-Les-Étieux, qui était renfermé dans un vase d'argent, devait être le bien le plus précieux d'un notable. Quant au trésor de Plassac qui contenait des flans prêts pour la frappe, il devait représenter la pauvre réserve d'un atelier monétaire. On constate donc que la richesse des puissants de l'époque était toute relative même si, en ces temps de pénurie, le pouvoir d'achat d'une petite pièce d'argent était sans commune mesure avec sa valeur actuelle. On peut conclure que la classe supérieure capable de thésauriser se démarquait de la masse avec bien peu de numéraire. Dans une société très peu monétarisée, bien d'autres critères distinguaient les classes sociales.

Cela justifie probablement la paralysie des « rois fainéants » qui ne disposaient pas de ressources susceptibles de financer de grands travaux ni de stipendier de fortes armées. Le cas de l'Église était sans doute différent car elle disposait d'une administration centralisée et de la permanence du pouvoir de vie et de mort éternelle, ce qui était d'un rapport certain. Quant à ses trésors, ils étaient accumulés sous forme de vases sacrés, une excellente assurance contre les spoliations... du moins tant que les « Infidèles » ne passaient pas les Pyrénées.

Les trésors sont, par définition, des richesses immobilisées et pourtant, ils nous donnent une excellente image de la circulation monétaire. On a vu que les ateliers locaux avaient proliféré et l'occurrence de leurs produits dans un trésor nous renseigne sur l'existence de courants d'échange inter-régionaux. La trouvaille de Cimiez, du fait de son importance numérique, fournit une évaluation suffisamment fiable. Les monnaies de Marseille, de la seconde moitié du VII^{ème} siècle à la destruction de la ville par les Lombards en 737, y figurent en grande majorité. Mais sont bien représentés également les ateliers d'Arles, de Nîmes, d'Uzès, de Narbonne, qui ne sont pas lointains. En revanche, les deniers de Vienne, Lyon, Chalon ou Paris

ont traversé des régions qui, à l'époque, devaient paraître bien étrangères. Plus surprenant encore, on identifie 20 sceattas anglo-saxons. Ainsi, soit de main en main, soit dans la bourse de quelques colporteurs ou de moines errants, de l'argent circulait dans ce monde du Haut Moyen-Âge que nous imaginons, à tort, figé. Le faible pourcentage de ces monnaies dans le trésor nous renseigne néanmoins sur la marginalité des échanges. Les 20 sceattas comptent en définitive pour 1% du trésor.

Ce siècle d'argent monnayé aura représenté une mutation fondamentale. Il aura assuré une transition capitale. L'épuisement graduel de l'ordre monarchique reposant sur l'abondance de l'or des conquêtes aura fait place à un émiettement du territoire prêt pour l'invention de la société féodale dès que l'intermède carolingien aura échoué. Une économie très majoritairement autarcique ne pouvant compter que sur les ressources métalliques locales aura assuré la prééminence de l'argent en Occident jusqu'au réveil de l'Italie des communes Enfin, l'effacement du souvenir impérial conjugué à la désaffection théologique pour la représentation de l'image humaine aura instauré les bases de l'esthétique numismatique pour toute la durée des temps médiévaux.

1 Un flan est un disque métallique destiné à la frappe d'une pièce de monnaie.

2 Morceau de métal sur lequel est gravée en creux l'empreinte d'une monnaie.

Claude Franville